

Les casernes de Jules Ferry

Le lycée est payant jusqu'en 1930. Pour un bon élève issu d'un milieu modeste, présenter l'École normale est le seul moyen de continuer ses études au-delà de l'école primaire supérieure. Le concours d'entrée est difficile et représente, pour celui ou celle qui le réussit une promotion sociale.

Encore faut-il pouvoir acquitter les frais d'inscription et de trousseau. "L'Economiste, sitôt proclamés les résultats du Concours, nous informait que nous aurions à verser, à la rentrée, 265 francs pour l'uniforme, les livres, la masse. Mon père vendit une de ses vaches (190 francs, une laitière superbe) pour l'aider à payer cette grosse somme"⁽¹⁾.

Selon les instructions de 1887, les enfants doivent emporter de l'école primaire "une somme de connaissances appropriées à leurs futurs besoins, ensuite et surtout de bonnes habitudes d'esprit, une intelligence ouverte et éveillée, des idées claires, du jugement, de la réflexion, de l'ordre et de la justesse dans la pensée et dans le langage".

L'École est dite "normale", parce qu'elle fixe la norme, les règles, le modèle d'une société. Elle veut donner le même bagage culturel et pédagogique à tous les instituteurs, pour que tous les enfants aient droit à la même éducation. On assigne aux instituteurs le même rôle qu'aux missionnaires dans

les colonies : enseigner est perçu comme un apostolat.

L'Etat veut former "un corps enseignant", persuadé de sa mission, où chacun devient un propagandiste des valeurs qu'on lui a inculquées. Pour cela, le normalien doit être coupé de sa famille et de son milieu social.

La préparation militaire des garçons

Sa journée est épuisante : "L'emploi du temps est à peu près celui-ci : - lever à cinq heures en été, six heures en hiver

- étude pendant une heure
- petit déjeuner puis ménage, jusqu'à huit heures
- cours de huit heures à midi avec quinze minutes de récréation
- déjeuner en une demi-heure, puis temps libre jusqu'à 14 heures
- cours jusqu'à 17 heures
- petit goûter
- étude de 17 heures 30 à 19 heures
- dîner en une demi-heure puis temps libre (...)
- étude du soir de 20 heures à 21 heures, puis coucher"⁽²⁾.

Comme à la caserne, toutes les tâches ménagères incombent aux normaliens : nettoyage du réfectoire, des couloirs, des escaliers, des sanitaires, de la cour... Pour les garçons, la préparation militaire est au programme, car un instituteur doit être aussi un officier de



Robe longue boutonnée jusqu'au cou, cheveux attachés des Normaliennes de Carcassonne en 1910.

réserve. On a appelé les écoles normales les "casernes de Jules Ferry" où les élèves sont bouclés et connaissent une vie monacale. "Si l'on peut parler, sans exagération, de séminaire laïque, c'est d'abord à cause de la volonté d'enfermer les élèves, et de réduire au minimum leurs contacts avec le monde extérieur. (...) Le quotidien des élèves maîtres est pour le moins austère. La claustration au sein du

groupe est obligatoire, surtout dans les pensionnats féminins : l'internat coupe les élèves du monde et les replie sur leur communauté. S'y ajoutent pendant des décennies une nourriture chiche et le froid terrible de dortoirs peu ou pas chauffés"⁽³⁾.

Les normaliens portent un uniforme noir, austère avec, pour les garçons, des palmes dorées brodées sur la redingote, ce qui les

fait ressembler aux hussards de Saumur, ce qui leur vaudra d'être appelés les "hussards noirs de la République".

"Pour les filles, pas question de maquillage ou de cheveux détachés. (...) Même dans les années 1920-1930, lorsque les cheveux courts viennent à la mode mais traduisent surtout au début l'émancipation féminine, se faire couper les cheveux est un motif de renvoi"⁽⁴⁾. Ils ne sortent que pour les vacances de Noël et de Pâques, amaigris, hâves, épuisés de cours, de leçons et de devoirs. Pour échapper une heure ou deux par semaine à cette prison, certains se déclarent catholiques pratiquants pour bénéficier d'une permission de sortie le dimanche matin. Et encore, ils sont parfois accompagnés à l'église. Dans la première moitié du 20^e siècle, le directeur de l'École normale d'Aix-en-Provence arpente le cours Mirabeau, le dimanche matin, à la recherche de ceux qui pratiquaient la messe-buissonnière. Beaucoup n'ont persévéré dans leurs études concentrationnaires que pour éviter à leurs parents le remboursement des frais de scolarités, exigible en cas de dédit.

RAYMOND BIZOT

⁽¹⁾ J. Ozouf, *Nous les maîtres d'école*, 1973

⁽²⁾ Les écoliers et leurs maîtres d'autrefois, 2005